

Vendredi ou la vie sauvage

OSL Œuvre Suisse des Lectures pour la Jeunesse
Uetlibergstrasse 20, 8045 Zurich
Téléphone : 044 462 49 40,
Fax : 044 462 69 13
E-mail : office@sjw.ch
www.osl.ch

Auteur Michel Tournier
Illustration Parsua Bashi
OSL N°. 2281

Objectifs :

Lecture : Lire intégralement un roman pour la jeunesse, lire un début de roman, analyser la structure d'un chapitre, l'évolution des relations des personnages, élucider un titre de roman, retourner au source du roman, repérer les fonctions des descriptions dans le roman, définir le roman d'apprentissage.

Ecriture : Imaginer un récit de naufrage. Créer un portrait à l'aide de métaphores. Imaginer une page de journal intime. Outils de la langue : Le vocabulaire marin.

Recherches documentaires :

Dossier sur Robinson (la véritable histoire de Robinson Crusoé de D. Defoë).

Plan de lecture Vendredi ou la vie sauvage, de Michel Tournier :

Lire les pages que nous étudierons. Essayez de vous avancer, et prenez des notes sur les passages que vous avez aimés ou que vous avez eu du mal à comprendre.

Lire le 9ème chapitre de Robinson Crusoé de D. Defoë (*texte voir fin de cette séquence didactique**).

Séance 1 :

Lecture de Robinson Crusoé à Vendredi ou la vie sauvage : Le naufrage

Après avoir lu le 1er chapitre de Vendredi (p. 3), et l'extrait du 9ème chapitre de Robinson (texte voir fin de cette séquence didactique), répondez aux questions suivantes :*

- En quelle année ont été écrites les deux oeuvres Robinson Crusoé et Vendredi ou la vie sauvage ? Par quels auteurs ?
- Quelle oeuvre a donc été inspirée par l'autre ?
- A quelle personne chacun des deux textes est-il écrit ? Qui est le narrateur dans Robinson ? et dans Vendredi ?
- Précisez dans les deux cas si le narrateur est l'un des personnages, et s'il ne l'est pas, de quel personnage il semble être le plus proche.

Maintenant, répondez aux questions suivantes, qui ne portent que sur Vendredi ou la vie sauvage :

- D'après la description de *La Virginie*, la galiote paraît-elle vulnérable ?
- Que font les personnages pendant que la tempête se déchaîne ? Relevez des termes qui s'opposent dans la phrase: «Aussi le capitaine et Robinson jouaient-ils aux cartes tranquillement pendant qu'au-dehors l'ouragan se déchaînait.» (p. 3)

Questions de lecture :

- Qu'est-ce qui provoque le naufrage ?
- Quel est le premier être vivant que Robinson rencontre sur l'île ? Que lui fait-il ?
- Que fait Robinson pour signaler sa présence sur l'île ?
- Quel livre Robinson rapporte-t-il de l'épave ?
- Comment s'appelle le bateau que Robinson tente de construire ?

Vocabulaire:

- Donnez les définitions (avec vos propres mots) de: embarcation, épave, mât, vergue, cale, banc de sable, archipel.
- Comment appelle-t-on l'avant d'un bateau ? Et l'arrière ? Sa droite ? Et sa gauche ?

Vocabulaire marin :

- Relevez, dans Vendredi ou la vie sauvage, tous les termes marins que vous rencontrerez, en les classant dans le tableau suivant. Indiquez en face de chaque mot la page où vous l'avez lu pour la première fois. Faites cet exercice au crayon de papier.

Noms de personnes : l'équipage ses hommes le capitaine des matelots	Bateaux: le navire une galiote un bateau un canot de sauvetage l'épave le radeau une embarcation l'arche une chaloupe une pirogue	Parties de bateau: le pont les mâts les vergues une mâture les voiles le fanal la cabine les cordages une perche la coque la cale l'ancre	Mer, eau: au large une vague gigantesque le récif les flots l'eau la marée basse la marée haute le ruissellement l'écume
Paysage, bord de mer: les côtes l'archipel le cap le sable la grève la plage une falaise rocheuse le rivage une île déserte le galet les dunes	Plantes et animaux marins: les mouettes noire et blanches des poissons morts des coquillages brisés des algues noires	Éléments météorologiques: le ciel un violent orage une forte tempête le mauvais temps un coup de vent l'ouragan les éléments déchaînés la pleine lune les nuages la pluie	

Séance 2 :

Devoirs : Lecture de Vendredi ou la vie sauvage : Bain de boue (p. 8) jusqu'à L'affranchi (p. 23).
Les fonctions des descriptions dans le roman :

Afin de comprendre les différentes fonctions des descriptions dans le roman, répondez aux questions :

« (...)La plage était jonchée de poissons morts, de coquillages brisés et d'algues rejetés par les flots. A l'ouest, une falaise rocheuse s'avancait dans la mer. C'était là que se dressait la silhouette de *La Virginie* avec ses mâts arrachés et ses cordages flottant dans le vent. » (p.4)

- Qu'est-ce qui est décrit ?
- Ces descriptions sont-elles neutres? Si non, quelle impression s'en dégage ?

« (...)Puis il confectionna une sorte de *clepsydre*, c'est-à-dire une horloge à eau, comme on en avait autrefois. C'était simplement une bonbonne de verre transparent dont il avait percé le fond d'un tout petit trou par où l'eau fuyait goutte à goutte dans un bac de cuivre posé sur le sol. (...) » (p.11-12)

- Qu'est-ce qui est décrit ?
- Dans quelle intention ?

« Enfin l'Indien eut l'idée de fabriquer pour Robinson et lui une pirogue, semblable à celles de son pays. (...) Vendredi avait commencé à faire du feu sous la partie du tronc qu'il voulait creuser, procédé qui avait l'avantage de hâter considérablement le travail, mais qui risquait, si l'arbre prenait feu, de tout compromettre. Finalement il y renonça et se servit même d'un simple canif pour parachever le travail. » (p.21)

- Qu'est-ce qui est décrit ?

« Robinson reconnut à la longue-vue des Araucans de type *costinos*, redoutables Indiens de la côte du Chili. (...) Ils avaient tous une chevelure noire, très longue, qu'ils secouaient fièrement à toute occasion. » (p.14)

- Qu'est-ce qui est décrit ?
- Relève tous les adjectifs ou adverbes qui te paraissent donner un avis sur ce qui est décrit.

Questions de lecture :

- Quel nom Robinson donne-t-il à l'île ?
- Comment Robinson réussit-il à se procurer de l'encre ? A quoi lui sert-elle ?
- Que Robinson met-il à l'abri dans la grotte ?
- Quel sentiment éprouve Robinson lorsqu'il sort de la grotte ? Pourquoi ?
- A qui Robinson pense-t-il, du fond de la grotte ?
- Qui sont les Araucans ? A quel genre de cérémonie donnent-ils lieu ?
- Comment Robinson décide-t-il de nommer l'Indien ? Pourquoi ?
- Pourquoi Robinson, Vendredi et Tenn s'ennuient-ils ?

Ecriture :

Voici quelques années, vous avez vécu un naufrage, tandis que vous étiez à bord d'un galion. Racontez, comme dans un début de roman, ce qui s'est passé lorsque vous étiez encore sur le bateau, puis lorsque vous vous êtes retrouvé(e) dans les flots.

- Narrateur :
- Début de roman :

Respect de la conjugaison, et bon emploi des temps du récit :

- Vocabulaire marin :
- Imagination :
- Lisibilité (orthographe, grammaire, paragraphes) :

Séance 3 :

Devoirs : Lecture de Vendredi ou la vie sauvage : La catastrophe (p. 23) jusqu'à la fin (p. 38).

Questions de lecture :

- Que Vendredi fait-il en cachette ?
- Lorsque Robinson le surprend, que se passe-t-il de dramatique ?
- Qu'est-il arrivé à Tenn ? Pourquoi Robinson n'en veut-il pas à Vendredi ?
- Qui mène désormais le jeu ?
- Robinson est-il toujours le même, depuis que la nouvelle vie a commencé ?
- Que Vendredi fait-il après sa première dispute avec Robinson ?
- Après cela, quel est le nouveau jeu des deux personnages ?
- Que Robinson et Vendredi étaient-ils en train de faire quand ils aperçurent le navire ?
- Quelle est la nationalité du bateau ? Et son nom ? Sais-tu ce que ce nom signifie ?
- Quelle émotion Robinson éprouve-t-il à ce moment ?
- Quelle est la première question qu'il pose au commandant ? Qu'en déduit-il ?
- Comment Robinson trouve-t-il les hommes du navire ? De quoi cela lui donne-t-il conscience ?
- Que le second apprend-il à Robinson à propos de l'esclavage ?

Evaluation finale sur la séquence :

Lisez attentivement le texte suivant, puis répondez aux questions qui portent sur cet extrait :

« Vendredi cueillait des fleurs entre les rochers du chaos lorsqu'il aperçut un point blanc à l'horizon, du côté de l'est. Aussitôt, il descendit en courant prévenir Robinson qui achevait de raser sa barbe. Au comble de l'excitation, Vendredi monta au sommet d'un arbre. Il avait emporté la longue-vue qu'il braqua sur le navire devenu nettement visible. C'était une goélette à hunier, un fin voilier. Elle se dirigeait droit vers la côte marécageuse de l'île ». (p. 32)

- Cet extrait est-il placé avant ou après l'explosion de l'île ? Relevez un mot de l'extrait qui vous permet de justifier votre réponse.
- Dites en une seule phrase ce qui se passe juste après cet extrait, dans le roman.
- Qu'est-ce qui est décrit? Quelle est la fonction de cette description? Cette description est-elle objective ou subjective? Justifiez votre réponse.

Ecriture :

Imagine que tu es Robinson. Dans ton journal, raconte d'après un événement de ton choix, que tu as lu dans le roman, ce que tu pensais, avant, de Vendredi, ce qu'il était pour toi, et enfin, ce que tu as découvert ou appris de lui, comment tu le considères à présent, ce qu'il est devenu pour toi.

- Bon narrateur :
- Date cohérente de cette page de journal :
- Choix de l'événement qui fait naître la réflexion :
- Richesse et organisation des idées (enchaînement avec connecteurs logiques, paragraphes...) :
- Correction de la langue (orthographe, grammaire, choix des temps verbaux) et qualité de l'expression :

Bilan de Vendredi ou la vie sauvage: l'originalité de M.Tournier

Michel Tournier publie *Vendredi ou la vie sauvage*, en 1971, en s'inspirant de *Robinson Crusoé*. Ce roman est une ROBINSONNADE un récit d'aventure se déroulant dans la nature, écrits à la manière du *Robinson Crusoé* de D. Defoë.

Les différences fondamentales entre Robinson Crusoé et Vendredi ou la vie sauvage sont : l'amitié entre Vendredi et Robinson, et la fin du roman.

Vendredi ou la vie sauvage est un roman d'apprentissage car : lorsqu'il échoue sur l'île déserte, Robinson doit se reconstruire un univers. Mais il échouera dans sa tentative de civiliser l'île et Vendredi. C'est grâce à celui qu'il croyait « sauvage » qu'il apprendra comment il convient de vivre sur une île du Pacifique. Le personnage principal évolue dans sa relation à celui qu'il croyait « sauvage » et réalise que la vie civilisée est loin d'être la meilleure.

Vendredi ou la vie sauvage est aussi un roman contre l'esclavage : car l'Européen comprend que ses compatriotes, qui exploitent des esclaves, se comportent en barbares. L'idée qu'il est nécessaire d'abolir toutes formes d'esclavage (contre les Noirs et contre le moussé) aurait été difficilement envisageable en 1687 (*Robinson* de D. Defoë) en revanche, 1787 (*Vendredi ou la vie sauvage*, M. Tournier) est à l'aube de la Révolution française et de la Déclaration des Droits de l'Homme.

A la fin du roman, lorsque Robinson comprend que Vendredi a quitté l'île, il est profondément triste car : il se retrouve à nouveau seul, mais surtout parce qu'il craint que Vendredi ne redevienne esclave.

*Le 9ème chapitre; Aventures de Robinson Crusoé de Daniel Defoë, 1^{ère} édition 1719.

Naufrage

Ils me déclarèrent, après m'avoir recommandé la discrétion, qu'ils avaient le dessein d'équiper un vaisseau pour la côte de Guinée. – « Nous avons tous, comme vous, des plantations, ajoutèrent-ils, et nous n'avons rien tant besoin que d'esclaves ; mais comme nous ne pouvons pas entreprendre ce commerce, puisqu'on ne peut vendre publiquement les Nègres lorsqu'ils sont débarqués, nous ne désirons, faire qu'un seul voyage, pour en ramener secrètement et les répartir sur nos plantations. » En un mot, la question était que si je voulais aller à bord comme leur subrécargue, pour diriger la traite sur la côte de Guinée, j'aurais ma portion contingente de Nègres sans fournir ma quote-part d'argent.

C'eût été une belle proposition, il faut en convenir, si elle avait été faite à quelqu'un qui n'eût pas eu à gouverner un établissement et une plantation à soi appartenant, en beau chemin de devenir considérables et d'un excellent rapport ; mais pour moi, qui étais ainsi engagé et établi, qui n'avais qu'à poursuivre, comme j'avais commencé, pendant trois ou quatre ans encore, et qu'à faire venir d'Angleterre mes autres cent livres sterling restant, pour être alors, avec cette petite addition, à peu près possesseur de trois ou quatre mille livres, qui accroîtraient encore chaque jour ; mais pour moi, dis-je, penser à un pareil voyage, c'était la plus absurde chose dont un homme placé en de semblables circonstances pouvait se rendre coupable.

Mais comme j'étais né pour être mon propre destructeur, il me fut aussi impossible de résister à cette offre, qu'il me l'avait été de maîtriser mes premières idées vagabondes lorsque les bons conseils de mon père échouèrent contre moi. En un mot, je leur dis que j'irais de tout mon cœur s'ils voulaient se charger de conduire ma plantation durant mon absence, et en disposer ainsi que je l'ordonnerais si je venais à faire naufrage. Ils me le promirent, et ils s'y engagèrent par écrit ou par convention, et je fis un testament formel, disposant de ma plantation et de mes effets, en cas de mort, et instituant mon légataire universel, le capitaine de vaisseau qui m'avait sauvé la vie, comme je l'ai narré plus haut, mais l'obligeant à disposer de mes biens suivant que je l'avais prescrit dans mon testament, c'est-à-dire qu'il se réserverait pour lui-même une moitié de leur produit, et que l'autre moitié serait embarquée pour l'Angleterre.

Bref, je pris toutes précautions possibles pour garantir mes biens et entretenir ma plantation. Si j'avais usé de moitié autant de prudence à considérer mon propre intérêt, et à me former un jugement de ce que je devais faire ou ne pas faire, je ne me serais certainement jamais éloigné d'une entreprise aussi florissante ; je n'aurais point abandonné toutes les chances probables de m'enrichir, pour un voyage sur mer où je serais exposé à tous les hasards communs ; pour ne rien dire des raisons que j'avais de m'attendre à des infortunes personnelles.

Mais j'étais entraîné, et j'obéis aveuglément à ce que me dictait mon goût plutôt que ma raison. Le bâtiment étant équipé convenablement, la cargaison fournie et toutes choses faites suivant l'accord, par mes partenaires dans ce voyage, je m'embarquai à la maleheure, le 1er septembre, huit ans après, jour pour jour, qu'à Hull, je m'étais éloigné de mon père et de ma mère pour faire le rebelle à leur autorité, et le fou quant à mes propres intérêts.

Notre vaisseau, d'environ cent vingt tonneaux, portait six canons et quatorze hommes, non compris le capitaine, son valet et moi. Nous n'avions guère à bord d'autre cargaison de marchandises, que des clincailleries convenables pour notre commerce avec les Nègres, tels que des grains de collier, des morceaux de verre, des coquilles, de méchantes babioles, surtout de petits miroirs, des couteaux, des ciseaux, des cognées et autres choses semblables.

Le jour même où j'allai à bord, nous mîmes à la voile, faisant route au Nord le long de notre côte, dans le dessein de cingler vers celle d'Afrique, quand nous serions par les dix ou onze degrés de latitude septentrionale ; c'était, à ce qu'il paraît, la manière de faire ce trajet à cette époque. Nous eûmes un fort bon temps, mais excessivement chaud, tout le long de notre côte jusqu'à la hauteur du cap Saint-Augustin, où, gagnant le large, nous noyâmes la terre et portâmes le cap, comme si nous étions chargés pour l'île Fernando-Noronha ; mais, tenant notre course au Nord-Est quart Nord, nous laissâmes à l'Est cette île et ses adjacentes. Après une navigation d'environ douze jours, nous avons doublé la ligne et nous étions, suivant notre dernière estime, par les sept degrés vingt-deux minutes de latitude Nord, quand un violent tourbillon ou un ouragan nous désorienta entièrement. Il commença du Sud-Est, tourna à peu près au Nord-Ouest, et enfin se fixa au Nord-Est, d'où il se déchaîna d'une manière si terrible, que pendant douze jours de suite nous ne fîmes que dériver, courant devant lui et nous laissant emporter partout où la fatalité et la furie des vents nous poussaient. Durant ces douze jours, je n'ai pas besoin de dire que je m'attendais à chaque instant à être englouti ; au fait, personne sur le vaisseau n'espérait sauver sa vie.

Dans cette détresse, nous eûmes, outre la terreur de la tempête, un de nos hommes mort de la calenture, et un matelot et le domestique emportés par une lame. Vers le douzième jour, le vent mollissant un peu, le capitaine prit hauteur, le mieux qu'il put, et estima qu'il était environ par les onze degrés de latitude Nord, mais qu'avec le cap Saint-Augustin il avait vingt-deux degrés de différence en longitude Ouest ; de sorte qu'il se trouva avoir gagné la côte de la Guyane, ou partie septentrionale du

Brésil, au-delà du fleuve des Amazones, vers l'Orénoque, communément appelé la Grande Rivière. Alors il commença à consulter avec moi sur la route qu'il devait prendre, car le navire faisait plusieurs voies d'eau et était tout-à-fait désemparé. Il opinait pour rebrousser directement vers les côtes du Brésil.

J'étais d'un avis positivement contraire. Après avoir examiné avec lui les cartes des côtes maritimes de l'Amérique, nous conclûmes qu'il n'y avait point de pays habité où nous pourrions relâcher avant que nous eussions atteint l'archipel des Caraïbes. Nous résolûmes donc de faire voile vers la Barbade, où nous espérions, en gardant la haute mer pour éviter l'entrée du golfe du Mexique, pouvoir aisément parvenir en quinze jours de navigation, d'autant qu'il nous était impossible de faire notre voyage à la côte d'Afrique sans des secours, et pour notre vaisseau et pour nous-mêmes.

Dans ce dessein, nous changeâmes de route, et nous gouvernâmes Nord-Ouest quart Ouest, afin d'atteindre une de nos îles anglaises, où je comptais recevoir quelque assistance. Mais il en devait être autrement ; car, par les douze degrés dix-huit minutes de latitude, nous fûmes assaillis par une seconde tempête qui nous emporta avec la même impétuosité vers l'Ouest, et nous poussa si loin hors de toute route fréquentée, que si nos existences avaient été sauvées quant à la mer, nous aurions eu plutôt la chance d'être dévorés par les Sauvages que celle de retourner en notre pays.

En ces extrémités, le vent soufflait toujours avec violence, et à la pointe du jour un de nos hommes s'écria : Terre ! À peine nous étions-nous précipités hors de la cabine, pour regarder dans l'espoir de reconnaître en quel endroit du monde nous étions, que notre navire donna contre un banc de sable : son mouvement étant ainsi subitement arrêté, la mer déferla sur lui d'une telle manière, que nous nous attendîmes tous à périr sur l'heure, et que nous nous réfugiâmes vers le gaillard d'arrière, pour nous mettre à l'abri de l'écume et des éclaboussures des vagues.

Il serait difficile à quelqu'un qui ne se serait pas trouvé en une pareille situation, de décrire ou de concevoir la consternation d'un équipage dans de telles circonstances. Nous ne savions, ni où nous étions, ni vers quelle terre nous avions été poussés, ni si c'était une île ou un continent, ni si elle était habitée ou inhabitée. Et comme la fureur du vent était toujours grande, quoique moindre, nous ne pouvions pas même espérer que le navire demeurerait quelques minutes sans se briser en morceaux, à moins que les vents, par une sorte de miracle, ne changeassent subitement. En un mot, nous nous regardions les uns les autres, attendant la mort à chaque instant, et nous préparant tous pour un autre monde, car il ne nous restait, rien ou que peu de chose à faire en celui-ci. Toute notre consolation présente, tout notre réconfort, c'était que le vaisseau, contrairement à notre attente, ne se brisait pas encore, et que le capitaine disait que le vent commençait à s'abattre. Bien que nous nous aperçûmes en effet que le vent s'était un peu apaisé, néanmoins notre vaisseau ainsi échoué sur le sable, étant trop engravé pour espérer de le remettre à flot, nous étions vraiment dans une situation horrible, et il ne nous restait plus qu'à songer à sauver notre vie du mieux que nous pourrions. Nous avions un canot à notre poupe avant la tourmente, mais d'abord il s'était défoncé à force de heurter contre le gouvernail du navire, et, ensuite, ayant rompu ses amarres, il avait été englouti ou emporté au loin à la dérive ; nous ne pouvions donc pas compter sur lui. Nous avions bien encore une chaloupe à bord, mais la mettre à la mer était chose difficile ; cependant il n'y avait pas à tergiverser, car nous nous imaginions à chaque minute que le vaisseau se brisait, et même quelques-uns de nous affirmaient que déjà il était entr'ouvert.

Alors notre second se saisit de la chaloupe, et, avec l'aide des matelots, elle fut lancée par-dessus le flanc du navire. Nous y descendîmes tous, nous abandonnant, onze que nous étions, à la merci de Dieu et de la tempête ; car, bien que la tourmente fût considérablement apaisée, la mer, néanmoins, s'élevait à une hauteur effroyable contre le rivage, et pouvait bien être appelée Den Wild Zee, – la mer sauvage, – comme les Hollandais l'appellent lorsqu'elle est orageuse.

Notre situation était alors vraiment déplorable, nous voyions tous pleinement que la mer était trop grosse pour que notre embarcation pût résister, et qu'inévitablement nous serions engloutis. Comment cingler, nous n'avions pas de voiles, et nous en aurions eu que nous n'en aurions rien pu faire. Nous nous mîmes à ramer vers la terre, mais avec le cœur gros et comme des hommes marchant au supplice. Aucun de nous n'ignorait que la chaloupe, en abordant, serait brisée en mille pièces par le choc de la mer. Néanmoins après avoir recommandé nos âmes à Dieu de la manière la plus fervente nous hâtâmes de nos propres mains notre destruction en ramant de toutes nos forces vers la terre où déjà le vent nous poussait. Le rivage était-il du roc ou du sable, était-il plat ou escarpé, nous l'ignorions. Il ne nous restait qu'une faible lueur d'espoir, c'était d'atteindre une baie, une embouchure de fleuve, où par un grand bonheur nous pourrions faire entrer notre barque, l'abriter du vent, et peut-être même trouver le calme. Mais rien de tout cela n'apparaissait ; mais à mesure que nous approchions de la rive, la terre nous semblait plus redoutable que la mer.

Après avoir ramé, ou plutôt dérivé pendant une lieue et demie, à ce que nous jugions, une vague furieuse, s'élevant comme une montagne, vint, en roulant à notre arrière, nous annoncer notre coup de grâce. Bref, elle nous saisit avec tant de furie que d'un seul coup elle fit chavirer la chaloupe et nous en jeta loin, séparés les uns des autres, en nous laissant à peine le temps de dire ô mon Dieu ! car nous fûmes tous engloutis en un moment.